

Giuseppe Palazzolo

L'enfer paradisiaque

Lampedusa !

Lampedusa se trouve dans une mer pleine d'histoire, la Méditerranée.

Cette mer, pour les nombreuses guerres qu'elle a connues, et pour la grande quantité de sang qu'elle contient, ne devrait pas être le maître de Lampedusa, définie comme un des endroits les plus beaux du monde, attraction de la population touristique mondiale.

À Lampedusa, tout est présent pour tous les différents touristes qui y arrivent : les hôtels cinq étoiles ; l'hôtel avec des millions d'étoiles qu'on appelle la plage ; les restaurants les plus raffinés de toute l'Italie, dans lesquels le touriste avec de grandes possibilités économiques va pour manger les frais poissons et boire le vin blanc le plus délicat ; les montagnes ; le petit centre-ville très agréable ; l'île des lapins, lieu divin d'une beauté extraordinaire, surnaturelle, où se donne le spectacle des tortues qui, chaque année, déposent les œufs dans la plage ; les fonds marins, eux aussi, lieux d'attraction, pour les plongeurs, qui vont là pour admirer les scènes de couleurs variées à l'infini, immergées dans une

cristallinité de l'eau réjouissante...

la présence des dauphins qui, comme des vieux amis, te souhaitent la bienvenue, en s'approchant de toi ; la sensation de respect qui naturellement sort de toi pour tout ce qui se trouve là.

Oui, Lampedusa est très petite mais avec la résonance d'un grand port mondial ; un grand port mondial où arrivent des touristes pour le plaisir mais où arrivent aussi un autre type de touristes.

Ces *touristes*-là ne vont pas dans les hôtels et restaurants. Ils ne sont pas là pour se déconnecter du travail. Ces *touristes* fuguent de quelque chose, mais ils ne savent pas ce qu'ils cherchent et ce qu'ils trouveront. Ils fuguent parce que, dans leur cas, fuguer est une bonne manière pour allontaner (tenir lointaine) la mort. Et, fuguer de la mort donne du courage, beaucoup de courage.

Quel courage nécessaire pour défier même la force immesurable de la mer ! Mais la mer n'accepte le défi de personne, et pas non plus le défi de ceux qui fuient la mort. C'est elle qui, avec ses vagues, nous dira si

nous pouvons ou ne pouvons pas faire la visite de sa « belleté » (beauté). Mais ces *touristes*, poussés par le courage qui les éloigne de la peur de mourir, n'ont pas compris le message.

Pour ces *touristes*, qui arrivent à destination après une improbable navigation, ne sera pas suffisante la vision paradisiaque « lampedusanesque » pour « annuler » (annuler) l'horreur que leurs yeux ont vu pour traverser (traverser) la méditerranée, avides de sang, de sang qu'elle connaît déjà tant ; leurs yeux qui ont vu leurs compagnons de voyage, plonger vers les fonds, si pleins de « belleté » (beauté) ; fonds qui, dans l'obscurité et le froid, rencontrés avec l'impossibilité de « ressaler » (remonter à la surface), ne sont pas tellement différents d'un trou noir sous la terre.

Par quelles horreurs ces *touristes* sont passés pour arriver ! Mais ceux-là, ils viennent d'où ?

Je parle, bien sûr, de nos frères africains, qui chaque jour partent d'une réalité que, personnellement, il

ne m'est pas possible d'imaginer. Mais cette réalité de faim, de guerre, de séparation familiale forcée, fait oublier à ces frères le risque de « frontegiärer » (d'affronter) un noir et froid voyage, le risque d'avoir mis leur vie entre l'enfer et quoi ? L'enfer aussi.

Ce sera l'enfer si la mer est très agitée, si la barque est très lourde, lourde des personnes et que certains pensent que libérer la barque du poids d'un compagnon d'aventure pourrait faire échapper à l'enfer.

Un voyage d'enfer qui restera aussi enfer pour tous ceux qui auront eu la bonne chance d'arriver vivants. Peu importe où. Peu importe que l'endroit où ils arrivent soit un paradis ; eux resteront tourmentés à jamais par tout ce qu'ils auront vu et entendu pendant le voyage.